

La transmission familiale ou comment avant passe à l'avant.

Barbara Tripet, psychologue, thérapeute de famille

Aborder la proposition de l'énoncé *être szondien pour demain* (je laisserais volontiers la partie négative de la proposition) m'incite à revenir à la thèse initiale de la théorie de L. Szondi : l'existence de l'inconscient familial qui marque le destin de l'homme. Le chemin entre l'impact des *ancêtres* szondiens sur la vie de l'individu et ce qui a pris la place au sein de la psychologie sous le nom de la transmission familiale est long et très court à la fois. Le contexte théorique de référence diffère beaucoup, mais le fond du sujet reste le même. Ne pas saisir l'opportunité de la confrontation des propositions que l'Analyse du destin offre avec d'autres théories participerait en quelque sort à *ne plus être szondien pour demain*.

Ainsi, revenir sur les raisons du manque d'impact plus large de cette théorie au travers les aléas du concept de la transmission elle-même me paraît une des pistes prometteuse. La famille des szondiens, au sens du partage des mêmes références théoriques, est-elle sujette aux mêmes processus que n'importe quel autre groupe familial face à son passé ? Ne choisit-on pas ce que l'on souhaiterait partager et ce que l'on souhaiterait omettre ? Mais, toute la question de la transmission concerne justement les possibilités de pouvoir le faire.

Le sujet de la filiation, porteuse des marques de l'histoire familiale, mérite toujours et encore une attention particulière. La filiation ne disparaît pas sous l'impacte de modernité de la cellule familiale actuelle. En plus, la réflexion sur le *quoi* et *comment* de la transmission familiale ne peut plus disparaître de la scène de recherche, tant les nouvelles avancées sur la construction identitaire y trouvent une assise indéniable. Tant de liens reste à faire !

Ce pourquoi, la clinique familiale ne fait plus d'économie de reconnaissance de la transmission générationnelle qui donne ton à la dynamique de chaque groupe familial. La rencontre avec la famille impose inévitablement des aspects uniques liés à son histoire qui marque le présent de la rencontre. C'est aussi la thèse initiale et la pointe d'Achille de la théorie szondienne qui, simplifiée, se résumerait à cet énoncé : nous sommes habités par nos ancêtres et notre destin porte les marques de cette habitation. *Porter* est pris ici au sens premier d'un *bagage hérité* constitutionnellement qui nous incombe.

Pour les szondiens d'aujourd'hui, l'enjeu de discussion sur ce thème ne se situe plus sur les voies discutables de la transmission possible - le gène ou la pulsion - mais s'inscrit dans la tendance à porter le nouveau regard sur l'homme, tel que l'Analyse du destin favorise: davantage axé sur la spécificité des *faits humains* (expression phénoménale des différents registres de la vie) que sur la dynamique pulsionnelle sous-jacente à toute la théorie.

C'est un choix que je fais de m'attarder ici sur les phénomènes plus que sur les concepts. Le sujet m'y incite afin d'éviter d'être trop prise par « les fantômes et les secrets des familles » qui envahissent la littérature. Toutefois, il reste à souligner peu de rigueur dans les deux propositions : ni les gènes, ni les secrets ne sont aptes à eux seuls d'élucider « la magie » de la transmission. Vu la complexité du sujet, je fais le choix de commencer ici par ce qui se transmet pour mieux comprendre ce qui justement ne se transmet pas.

Dans l'ouvrage du phénoménologue Bin Kimura *L'Entre* (1) nous pouvons lire ceci à propos du *soi* présent dans le monde : « *Si nous pensons au soi comme un objet noématique et fixe tel qu'il serait photographié sous la forme d'un jet d'eau, nous ne pourrions jamais en ressentir la pression, saisir l'absolument autre qui le lie absolument avec autrui, et nous oublions ainsi*

*l'aida*¹ premier qui les a fondés. Le soi est un mouvement perpétuel et à chaque instant est comme le courant du temps qui passe du passé au maintenant pour se diriger vers le futur. En chaque point de cette temporalité, en chaque étape de sa courbe, l'eau annonce, anticipe sa forme future. »

L'existence de l'homme aurait à voir avec sa présence, toujours en relation avec l'autre, et dans un mouvement perpétuel dans le courant du temps. Le texte de Kimura nous invite à repenser la transmission familiale dans son essence, dans son rapport à la constitution de l'homme qui reste en lien irréductible avec la temporalité. Ainsi, la transmission ne peut pas être pensée au-delà des contours de l'individu, de sa capacité innée - *aida* - à être en relation avec son intérieur et avec son extérieur. Le rapport à *soi*, à *autrui*, à *cela* est sa condition basique à Être dans la vie, à Être *entre* les choses qui s'y passent. Le *trans* renvoie à l'*entre* : entre qui et qui, qui et quoi, et quoi et quoi.

Dans cet article, je me propose de faire quelques liens entre le phénomène de transmission familiale et ce qui le permet, tout en passant par une brève revue des théories cliniques qui s'y réfèrent.

Ma démarche repose sur la thèse qui soutient que la transmission familiale reste inscrite dans cette disposition qu'a l'homme à partager son monde interne avec l'autre, où l'intersubjectivité familiale joue le rôle d'une matrice de croissance psychique. L'être humain, marqué par la néoténie, y puiserait une dynamique relationnelle personnelle pour le cours de sa vie en devenir. Dit autrement, la transmission serait le phénomène d'ici et maintenant d'interaction, moins d'un bagage reçu une fois à la naissance. Les études sur la plasticité neuronale et la variabilité de la capacité immunitaire de l'homme vont dans le même sens des possibilités offertes à la naissance qui prennent une allure en lien avec le contexte particulier, psychoaffectif et factuel, de son existence.

Cette thèse repose sur la suppression nécessaire de la distinction entre le corps biologique et l'être vivant dans le champ de la psychologie. Ne sommes-nous pas, nous les psychologues, dans la position de celui qui favorise la réflexion à partir de la rencontre avec le sujet existant pour saisir ce qu'est son fonctionnement ? L'enjeu de la problématique de filiation et de ses avatars demande la prise de la même position.

Les liens avec le corps, cette *réalité première qui nous détermine*, si on reprend les termes de Kimura, sont modélisés par les explications de la génétique ou de la neurophysiologie. Or, en abordant le sujet de la transmission familiale, il nous faut rencontrer le sujet dans ses multiples rapports existentiels. Ni la seule réduction biologique, ni sa suppression au profit du « psychique » vaguement défini ne peuvent convenir à cette démarche, chacune étant trop partielle.

J. Schotte, dans ses cours et conférences, n'a pas cessé de mettre en évidence l'articulation majeure entre le passage chez Szondi du biologique au vivant et de la constitution au destin. Seul l'homme a une histoire, un destin, nous a-t-il dit. La constitution ne peut pas rendre compte de la spécificité humaine. La dialectique entre le destin libre et contraint qui se donne à voir sous forme des choix dans les registres basiques de la vie, selon la proposition de Szondi, se réfère à la dimension du destin, de la trame de vie humaine, sans être réduite aux contraintes de l'ordre du *bios*.

¹ Dans la pensée phénoménologique de Kimura, l'*aida* renvoie au rapport que l'individu entretient avec le *fond de la vie* et le monde, à cet *entre* qui est représenté par l'intrasubjectif et l'intersubjectif, pensé non comme un lieu, mais dans un mouvement. La signification de noématique renvoie à la distinction avec du noétique : le premier étant la conscience de l'acte et le second l'aspect agissant de son exécution.

La transmission familiale a fait l'objet des nombreuses études, mais à l'heure actuelle, il est encore difficile de dépasser certains préjugés pour s'aventurer dans ce domaine et choisir ses références, telle est parfois la distance entre les faits cliniques et les théories explicatives. Il est plus aisé d'indiquer les *objets transmis* que les *voies* de leur transmission. Pensons au sort de l'Analyse du destin, qui une fois marquée par ses avancées génétiques et héréditaires, a disparu du champ de l'étude de la transmission familiale. Cependant, l'articulation dont parle Schotte et qui procure au destin szondien toute sa portée anthropologique, semble aussi omise dans ce champ d'étude, (cf. les omissions dans l'histoire familiale).

Deux courants de la clinique se sont intéressés en particulier à la transmission familiale: les thérapies familiales systémiques et l'analyse psychodynamique de famille.

La psychogénéalogie, une fraction des pratiques thérapeutiques en lien avec les deux précédentes, qui propose une interprétation des faits familiaux, mérite aussi d'être mentionnée car très en vogue à l'heure actuelle.

Je rappelle ici des lignes directrices avancées par ces théories, (qui ne sont qu'une reprise du connu, mais nécessaire), pour mieux situer la place d'autres références et faire des liens avec l'Analyse du destin.

Systemique et transmission

Du côté des systémiciens, l'approche transgénérationnelle de la famille a succédé son approche dans le ici et maintenant de la rencontre. L'histoire du mouvement de l'école de Palo Alto (2) en reste marquée avec les recherches de l'équipe de G. Bateson et l'avènement des thérapies centrées sur le problème et sa solution, dites stratégiques.

Dans les années huitante le mouvement transgénérationnel a pris un grand essor dans les thérapies familiales, avec la variante trigénérationnelle soutenue par M. Andolfi (3). L'impact particulier de la vie des grands-parents sur la santé mentale des petits enfants sous-tend l'idée de la non perte des vécus émotionnels positifs et négatifs au sein de la famille et de l'augmentation de leurs effets sur la descendance. Les adeptes de l'école de Rome ont proposé l'approche de la famille trigénérationnelle comme l'unité de base de tout travail thérapeutique avec la famille. F. Dolto et bien d'autres ont proposé bien avant cette affirmation qui stipule la nécessité de « trois générations pour faire un schizophrène ».

Il serait réducteur de s'arrêter sans évoquer le courant parallèle des thérapies familiales représenté plus par les cliniciens (ayant tous reçus une formation analytique) que par les chercheurs. B. Dollé-Monglond (4) les identifie comme ceux de la Côte Est des Etats-Unis par opposition à ceux de la Côte Ouest : Murray Bowen, Ivan Boszormenyi-Nagy, Salvador Minuchin, Nathan Ackermann, etc.

Deux théories sont particulièrement intéressantes du point de vue de la transmission. La théorie des triangles émotionnels de M. Bowen (5) qui explique la circulation des liens émotionnels entre les générations pose d'emblée la triade comme l'unité permettant de comprendre les processus de différenciation. Pour se différencier d'un autre, il faut un tiers qui reste le témoin garant du processus, la dyade n'y arrive pas toute seule. Tout débordement émotionnel entre deux êtres implique naturellement un tiers régulateur. De plus, le niveau de différenciation émotionnelle lié au niveau de l'angoisse propre à la famille serait un héritage qui se reproduirait au fil des générations. Chaque individu est amené à opérer au cours de sa vie une différenciation par rapport à *une masse moiïque indifférenciée* du système familial. Parfois, les efforts de différenciation atteignent un niveau plus élevé que l'ensemble familial, mais le plus souvent une répétition se produit sur la base des choix conjugaux, des choix libidotropes contraints nous dirait Szondi.

La fameuse théorie d'Ivan Boszormenyi-Nagy (6) qui postule l'existence d'une éthique relationnelle transgénérationnelle est aussi particulièrement intéressante pour saisir la portée d'impacte des legs familiaux hérités. Rien ne se perdrait dans l'histoire de la famille, tout est inscrit dans le *Grand livre* de dettes et mérites, d'où découle la *légitimité constructive* ou *destructive* des ses descendants. Y échapper ? Impossible, telle est la force des *loyautés invisibles* qui régulent les liens de filiation. La loi exige que les dettes soient payées, parfois plusieurs générations après, et les mérites reconnus, pas de place pour l'exploitation gratuite au sein d'une famille.

Dans une famille, il y aurait bien plus alors qu'une simple proximité émotionnelle plus au moins forte : une instance régulatrice viendrait gérer les échanges entre les générations. Et cette instance vaudrait plus que la place des aînés. Selon l'appartenance à une génération, on donne plus ou on reçoit plus à un moment de la vie, mais l'éthique relationnelle réclame une transparence des comptes à la fin.

Aujourd'hui, tous les systémiciens intègrent les aspects transgénérationnels dans leurs pratiques et le génogramme (7), l'outil de référence pour une lecture du groupe familial à travers les générations, connaît un succès grandissant. Rien d'étonnant, l'analyse de l'arbre généalogique reste une vraie "caverne d'Ali Baba" pour tout approche de la famille.

Dans le travail thérapeutique systémique, on vise une autonomisation progressive des tous les membres de la famille et ce travail passe par une clarification des leurs liens, ces du présent et aussi ces qui traversent le temps. Plus d'autonomie, plus de liberté viennent avec la réduction d'opacité qui couvre la transmission familiale.

Psychanalyse et transmission

L'individu est longtemps resté au centre des préoccupations de la psychanalyse, non à cause de son manque d'intérêt pour la famille, elle était toujours présente dans les représentations de l'analysé, mais à cause du manque d'outils pour travailler dans un setting plus large que la cure traditionnelle. Il s'avère que les outils méthodologiques du travail analytique avec le couple et la famille sont les descendants de l'analyse de groupes, à part quelques tentatives plus anciennes, (8, 9). Les traces de la transmission ont été particulièrement mises en lumière dans les cures des enfants psychotiques (10).

Ainsi, depuis les années huitante, l'étude de transmission au sein de la famille accompagne la progression des thérapies avec les familles dont témoignent les travaux des plusieurs auteurs : Jean Guyotat, Alberto Eiguer, André Ruffiot, Jean-G. Lemaire, etc. L'ouvrage de Nicolas Abraham et Maria Torok (11) sur le processus d'introjection et le fantasme d'incorporation, est pour quelque chose dans la relance de la recherche dans ce domaine.

L'attention des psychanalystes se concentre sur l'objet de la transmission, la *vie psychique* qui participe à la formation du *intra* et du *inter* psychique. Ce qui se partagerait entre les générations c'est au fond l'inconscient lui-même (cf. l'inconscient familial chez Szondi).

Depuis René Kaës (12), on parle du *groupal* et du *familial* pour évoquer l'héritage des générations et le présent des membres d'un groupe quelconque ou d'une famille. Selon ses avancées, l'*appareil psychique familial* se trouve à la base du fonctionnement familial. Tous les membres fonctionnent selon cet appareil qui se construit au fil de l'histoire de la famille.

De ce point de vue, l'héritage apparaît comme l'organisateur du groupe familial qui pour fonctionner nécessite la transmission dans les deux sens : descendante - des ancêtres vers les descendants et ascendante – une restitution à l'envoyeur. Cependant, comme explique Evelyne Granjon « *toute transmission nécessite une nécessaire transformation : ce qui se transmet doit être transformé pour être assujéti, intégré par la psyché individuelle et permettre le dégagement du sujet récepteur. Transformé, c'est-à-dire que ce qui est transmis*

doit être rendu introjectable grâce à des processus psychiques spécifiques de l'appareil psychique familial» (13).

La clinique familiale a repéré deux sortes de manifestation de transmission psychique, dont Granjon après Kaës, a proposé une nette distinction. La première concerne l'héritage qui est assimilé par l'individu grâce à la transformation des éléments en un message psychiquement intégrable. Ce message, conscient ou inconscient, constitue la part de l'héritage nommée la *transmission intergénérationnelle*. Il s'agit de nom, de prénom, d'une histoire, de *roman familial*, des mythes familiaux.

La deuxième sorte de transmission englobe tout ce qui n'a pas pu être transformé. Un dépôt des secrets, de non-dits familiaux, des fantômes qui hantent la famille. Livrés tels quels, les éléments du passé « négatifs » n'ont pas pu être transformés et intégrés. Puisque rien ne se perd dans l'histoire, ce message fait aussi partie de l'héritage familial portant le nom de la *transmission transgénérationnelle*. Cette transmission qui peut paraître assez énigmatique a envahi le champ des recherches.

Une troisième sorte de transmission - la *transmission intragénérationnelle* - a été mise en avant par A. Guillote (14) qui accentue la transmission dans le présent, (le *familial* de Kaës s'y rapporte) ce présent qui échappe un peu aux deux autres transmissions. Cette transmission englobe ce qui se passe entre les membres de la famille, présents physiquement, sans différencier les générations. L'appartenance au même, le fonctionnement sur le mode du clan, le partage indifférencié, voir incestuel sont au centre de cette transmission. Il ne s'agit pas ici d'un partage volontaire et conscient, libre du poids du passé. Le présent véhicule tout autant des contraintes relationnelles.

Psychogénéalogie et transmission

En lien avec les travaux des thérapeutes familiaux, la psychogénéalogie a développé des techniques particulières pour lire le tableau des constellations familiales², afin de libérer les individus des différents « obstacles familiaux » qui entravent leur vie. La famille est pensée ici comme un ensemble de données qui ne se perdent jamais et qui circulent entre ses membres à travers les générations (15). Nous trouvons de nombreux auteurs qui sont intéressés par ce thème : Anne Ancelin-Schützenberger, Elizabeth Horowitz, Chantal Riolland, Paul Van Eersel, Claude Maillard, Henriette Webster, Del Castillo Paola.

Si, la psychogénéalogie analyse des données précises récoltées par le patient auprès des membres de sa famille, dans les archives administratives et des informations sur l'histoire sociopolitique, elle s'intéresse tout particulièrement aux *loyautés familiales invisibles* qui circulent entre ces données.

Afin de saisir l'impact des données familiales, elles sont reliées à la position particulière occupée par chaque membre de la famille où les dates, les prénoms, les événements et leurs répétitions, les professions, les maladies sont un départ pour une exploration toujours en lien avec cette position particulière. De nombreux liens et secrets de famille émergent lors de cette procédure et l'héritage transmis prend un nouveau sens, dont l'intégration permet à l'individu la libération de ses legs difficiles. La démarche étant principalement clinique, l'analyse se fait en fonction de la demande et la place du demandeur.

² Le terme de « constellation familiale » vient de Bert Hellinger, le thérapeute allemand qui dans les années 80 a mis au point une méthode thérapeutique qui porte ce nom. La traduction littérale du terme l'allemand signifie « poser la famille dans l'espace ».

Les liens entre ce que la psychogénéalogie propose comme méthode pour saisir la trame de vie individuelle - une lecture d'implicite à partir de données explicites - et la proposition szondiennne sont très flagrants. L'arbre généalogique devient un savoir en soi qui permet d'aller plus loin, bien au-delà de la connaissance du départ. La lecture que Szondi a faite de l'histoire familiale au travers de la pathologie de ses membres, en partant des faits générationnels rassemblés sous forme de tendances pulsionnelles fortement présents, a abouti à la construction du schéma pulsionnel. Chez lui, l'héritage pulsionnel serait transmis sous forme d'un bagage génétique, cette voie de transmission étant biologiquement supposée correcte comme d'autres caractéristiques personnelles. Les psychogénéalogues s'arrêtent à la voie psychique de la transmission, sans spécifier sa nature.

Mentionnons à l'occasion ce qu'écrit une tête de file de la psychogénéalogie, A. Ancelin-Schützenberger³, en parlant des choix des conjoints dans les familles. Dans son livre *Aïe mes aïeux*, elle évacue les apports de Szondi sous le prétexte de manque de preuves, cependant elle propose les mêmes constatations sur le choix en amour que Szondi avait indiqué dans sa théorie de libidotropisme « *que les gens se marient, ce n'est pas tout à fait par hasard ; ils épousent souvent des conjoints ayant la même constellation familiale d'origine, ou ayant les mêmes maladies, ou les mêmes prénoms, ou les mêmes traumatismes d'enfance* », (16). Or, la seule différence réside dans les propositions explicatives du choix de conjoint : A. Ancelin-Schützenberger présente ce choix sous forme générale d'influence des familles d'origine et L. Szondi sous forme plus spécifique, d'une attirance pulsionnelle qu'il a nommé le génotropisme⁴.

Sans procéder à une quelconque évaluation de la spécificité de la méthode, psychogénéalogique ou szondiennne, qui sous-tend l'explication de la transmission, nous touchons ici à son point nodal : les signes de transmission, observables au travers des comportements de l'homme, ses traces d'existence, sont en lien direct avec le fonctionnement familial. Cette mise en évidence des liens entre les comportements et ce qui relève du groupe familial a donné l'idée même de l'existence de la transmission possible. Le phénomène porte la chose et la donne à voir. En plus, tout phénomène qui marque plus fortement le monde relationnel, comme c'est le cas des legs familiaux difficiles, se donne à voir davantage. D'où les liens constants avec la clinique et les similitudes observées.

Présent et transmission

Aujourd'hui, pouvons-nous aller au-delà des querelles sur la transmission génétique ou psychique ? Quelles nouvelles voies de transmission sont pensées actuellement ?

Le sous-titre *Un monde dans un grain de sable* du dernier livre de Daniel Stern *Le moment présent en psychothérapie* a attiré toute mon attention et m'a incitée à reprendre sous un nouvel éclairage la problématique de la transmission familiale (17). Cette métaphore relie une forme de totalité avec ses composantes. Une présence de l'histoire de famille dans le temps présent est-elle facilement perceptible ? Si on aborde cette question avec l'analyse des comportements vécus au présent, on aurait peut-être un accès à une compréhension de transmission au moment de son apparition. Rappelons que le choix guidé par la sympathie et

³ Rappelons juste ici qu'après la publication du Test de Szondi, A. Ancelin-Schützenberger avait participé à l'étude de sa validation. Les résultats obtenus étaient alors défavorables pour le test, mais ne l'ont pas découragé à poursuivre dans la même direction clinico-théorique. Il est dommageable, que l'auteur n'a pas pris soin de différencier l'échec de la validation du test et la théorie de l'Analyse du destin. Visiblement, cet amalgame porte encore ses répercussions.

⁴ Le génotropisme est une force directrice spécifique des gènes pulsionnels latents qui tendent vers une satisfaction prétendue, donc ayant des caractéristiques particulières supposées les satisfaire. D'où une attirance vers certains types des personnes.

par l'antipathie qui préside à la formation de la destinée de l'homme représente pour Szondi l'activation de *l'influence des ancêtres* au présent.

Toute rencontre avec les membres d'une famille finit toujours par l'émergence progressive de sa spécificité relationnelle qui vient de son histoire vivante, le thème si bien étudié par Bowen (18). La transmission serait donc active en tout temps et propre au fonctionnement des groupes d'humains, elle n'est pas toute faite sous forme d'un legs, elle est en train de se construire et de se modifier à l'aide du présent. Elle aurait donc à voir avec l'*aida* de Kimura dans le mouvement qui lui est propre : cette "*pression du jet d'eau qui empreint la courbe du temps qui passe du passé au maintenant pour se diriger vers le futur*".

Daniel Stern est un chercheur de renom qui a une longue expérience de construction des dispositifs de micro-analyse avec les bébés et leurs mères en interaction. Cette expérience lui a servi de modèle pour étudier certains aspects de la vie d'adultes. Ainsi, il a étudié le *moment présent*, tel qu'il est vécu et rapporté au plus près de sa réalité, même s'il a la fâcheuse tendance à échapper toujours en devenant le passé ou en se projetant dans le futur.

Stern a constaté que dans le moment présent vécu consciemment se trouve condensé une forme du passé sous forme d'un canevas du quotidien. Il compare l'architecture du moment présent à une fractale qui "*est un schéma qui a la même forme générale, quelle que soit sa taille ou son échelle, comme un cristal ou une coquille d'escargot de mer*" (19). La fractale serait une matrice reproduite sans cesse dans différentes dimensions.

On pourrait avancer que si la distinction nette entre le passé et le présent n'existait pas, chaque geste banal que l'homme effectue au quotidien comporterait en fractale un sens aussi bien comportemental que mental assurant sa continuité.

Cependant, l'attention consciente de l'homme fonctionne en un va et vient des prises de conscience et de ses flottements. Du point de vue neurologique, nous rappelle Stern, l'homme aurait une capacité d'attention perceptive qui se mesure entre 20 (40) et 150 millièmes de seconde. C'est une unité de base perceptive. Par contre un bloc de traitement de l'information, celui qui est vécu dans le *moment présent* et qui est censé de fournir un sens de l'expérience, dure entre 1 à 10 secondes. Parmi ce type de moments en trouve par exemple une ou des phrases, et non un phonème ou un mot sans le contexte de l'énonciation.

L'analyse de Stern porte sur ces moments qui contiennent un sens et qu'il appelle des *histoires vécues*. En référence à sa portée existentielle, l'histoire vécue est "*telle qu'elle est vécue pendant qu'elle se produit et non telle qu'elle est racontée ensuite*". C'est un récit constitué de sentiments consciemment vécus par opposition à l'histoire racontée sous un format narratif de ce qui s'est passé et qui reste toujours secondaire à l'expérience elle-même. La méthode consiste alors à raconter ce qui a été consciemment vécu dans un moment précis avec tous les détails possibles tels qu'ils étaient vécus. Il est impossible de supprimer l'introspection, seul accès de l'homme à son expérience directe consciente. Toutefois, Stern met un fort accent sur le vécu direct, pas sur ce qui s'est passé.

Pour sa recherche, il a choisi le moment du petit déjeuner du jour même. Il a procédé à une découpe du *moment présent* en unités de conscience perceptive, « des épisodes de conscience », selon leur intensité et en tenant compte de leur durée. Représentés graphiquement, ces unités forment des lignes très nettes ou plus fines qui avec les pics, les montées, des fortes descentes ou des ruptures illustrent la fluctuation de la conscience.

Son analyse a permis de constater que l'éveil d'attention accompagne des moments de surprise, de plaisir ou de dégoût, de nécessité de prendre une décision, etc. Il parle de la "*violation de l'attendu*". Entre ces moments, les choses se passent sans une activation

d'attention perceptive, mais la participation perceptive n'est pas pour autant supprimée. La sensation de continuité de l'histoire personnelle - le soi dans le contexte - reste présente. Plus encore, le moment présent analysé avec une mise en avant du type de l'éveil d'attention particulier à la personne qui l'a vécue reste en lien étroit avec le fonctionnement habituel de cette personne. Ce qui, selon Stern, laisse à penser que les schémas psychodynamiques plus vastes se retrouvent dans les unités des moments présents.

Stern, connu pour ses recherches sur l'intersubjectivité (20), propose d'aller plus loin dans l'analyse de ces moments dans une expérience à deux, où l'expérience vécue est partagée mutuellement sans la nécessité de la verbaliser, car elle s'intègre *au savoir implicite de leurs rapports*. Il faut souligner l'aspect préverbal de ce savoir, savoir qui remonte à sa source, aux premiers jours de la vie, pourquoi pas dans l'utérus de la mère⁵. Voilà ce qu'il dit de la conscience intersubjective : "*Une expérience est co-crée et il existe une correspondance ou, du moins, un grand chevauchement dans la conscience phénoménale de chaque partenaire mais d'un point de vue différent. Outre que chaque membre a une expérience phénoménale semblable, il existe une conscience primaire de sa correspondance avec la sienne*" (21). Ce processus, qui partagé devient public, existe aussi sous sa forme négative d'échec de la co-création. Il y a alors l'absence du ressenti commun.

Stern différencie la conscience en trois types selon ses fondements : "*La conscience phénoménale se fonde sur la perception ; la conscience introspective, sur le verbe ; et la conscience intersubjective, sur le social*" (22).

Ces trois types de conscience nous invitent à repenser le processus de formation de la transmission familiale en lien avec les différents niveaux de transmission. Pensons aux perceptions sensorielles du milieu ambiant, aux partages affectifs et aux narrations qui créent l'histoire en choisissant les mythes familiaux et les omissions à passer plus loin, aussi bien au niveau familial que social. Chaque voie correspond à un cycle temporaire : d'abord l'histoire est vécue, puis elle est racontée et ensuite interprétée. C'est le décalage entre le vécu perceptif et l'interprétation faussée mise en avant qui participent à l'échec de l'intersubjectivité et à la transmission sous sa forme négative.

Les travaux de Stern trouvent leur écho dans des dispositifs de recherche à trois et à quatre d'E. Fivaz-Depeursinge et A. Corboz-Warnery, (23). La micro lecture des interactions entre les parents-enfant(s) fait émerger des fractales comportementales extrêmement précises et ceci dès le début, pendant la grossesse déjà. L'ambiance des échanges au sein de la famille est alimentée dans le deux sens : descendant et ascendant. Le nourrisson est d'emblée actif lui-même dans les échanges multiples directs avec ses parents et ses réponses sont marquées par les stimuli des parents. Le jeu du feed-back s'installe rapidement entre les trois, ou le bébé "*vit des moments de communion sociale à trois à travers des interactions directes qui préfigurent les moments de communion intersubjective à trois par les biais de la communication référentielle*" (24).

L'histoire de vie (singulière et familiale) et l'histoire narrative (telle que véhiculée dans les récits et les mythes familiaux) se construisent entre ces *va et vient* de l'existence sensorielle et affective, l'existence qui implique toujours cette disposition au rapport à l'autre.

⁵ D'autres observations sur les relations précoces soutiennent la venue active du bébé au monde. D'après C. Rivest, les échanges précoces entre mère et son bébé impliqueraient une coopération des sens qu'elle nomme la *sensibilité vibratoire*. Elle se réfère à la mémoire corporelle pour aborder la question de la transmission, qui non consciente serait imprimée dans le corps. Rivest, C. (2002). *Le roman familial. L'héritage psychologique*. Québec : Les éditions du CRAM.

Nous voyons bien que, pour que le phénomène de la transmission familiale quitte les domaines de l'inexplicable, il convient alors de le placer dans l'origine de son apparition, dans l'épigénèse interactionnelle⁶. La construction identitaire de l'homme étant très complexe, nous ne pouvons pas limiter notre champ d'étude sur la transmission à ses impacts seulement, mais réfléchir comment intégrer aussi dans cette construction l'ambiance familiale historique.

L'ancrage sensoriel de la *réalité première qui nous détermine* pensé par Stern (25) autour des *auto-invariants naturels* comme l'expérience de la matière, de l'action, des affects et du temps qui participent à l'évolution du soi du petit d'homme, lie de façon remarquable les aspects du vivant à l'existant.

Passé dans le présent

Comprendre la transmission, ses voies et ses effets, devient plus simple si on s'attarde sur le moment d'échange direct. Surtout, si on souhaite saisir ce qui dans la transmission transgénérationnelle n'est pas transmis volontairement et a tendance à persister. Prenons un exemple.

Famille K.

Dans la famille K. il y a eu un suicide, celui du frère du grand-père du patient. Il s'est jeté du pont sur la voie ferrée. Cette mort violente et incomprise, qui a réveillé une culpabilité générale, a fortement marqué tous les membres de la famille. Un malaise s'est ajouté avec la honte sociale. Pour rendre cet acte « inopérable » à cause de ses effets négatifs sur les membres de la famille, les efforts communs ont visé à ne plus en parler. La parole faisant exister l'acte douloureux. Alors, petit à petit, ils ont tous pris l'habitude d'éviter d'en parler. Toutefois, le manque de circulation de la parole n'a pas effacé le vécu émotionnel qui s'activait à chaque circonstance rappelant le drame. Par exemple : la date du suicide ou sa période de l'année, la rencontre avec quelqu'un qui porte le même prénom, le lieu du suicide – le même ou lui ressemblant, etc. Quand le grand-père s'est marié, le manque de son frère était très présent dans sa famille, mais ils ont tous faits des efforts pour ne pas gâcher la fête. L'inexprimé a pris possession du lieu et une tristesse vite rejetée est apparue à plusieurs reprises. L'évidence était là: la lignée du frère a été rompue.

A la deuxième génération, le père du patient, à qui ses propres parents ont bien signifié que le sujet n'était pas le bienvenu, évitait toujours d'évoquer quoi que ce soit de concret en lien avec son oncle, ou il banalisait le sujet avec les phrases "*je ne me rappelle plus, ça fait longtemps*" et il changeait vite le sujet. La gêne non communiquée volontairement était présente. Les enfants ont alors cessé de poser des questions pour ne pas faire du mal au père, sans pourtant prendre une décision explicite. Ils ne savaient pas pourquoi dans leur famille on ne prenait pas le train pour rendre visite aux grands-parents, ils habitaient si loin. Il fallait toujours les amener en voiture pour toutes les occasions, comme si les trains n'existaient pas. Tous les collègues ont pris déjà le train. Papa ne voulait rien savoir et même, une fois il a renoncé à la colonie de vacances du patient à cause du transport prévu. Chaque programme à la télé où on parlait des trains l'ennuyait et il changeait la chaîne. Il ne voulait pas que son fils accepte le cadeau inutile de son parrain, c'était une maquette de train.

Plus tard, le fils a voulu devenir aiguilleur des chemins des fers. Le père a eu une crise de nerfs si violente et l'a obligé de suivre les cours d'économie. Une fois économiste, le fils a perdu petit à petit le goût pour son travail, son ménage n'allait plus très bien, la relation avec son père est devenue distante et froide, il a commencé à boire. C'était la motivation de sa consultation.

Dans cet exemple, simplifié et raccourci, nous pouvons déjà souligner les comportements qui régulent la relation et fléchissent la direction de son évolution. Le lien entre le malaise final du petit-fils et le suicide du grand-oncle n'est pas visible dans le contexte de sa vie présente, mais une analyse de la transmission familiale ne tarderait pas à le mettre en évidence. Le comportement d'évitement entre le père et le fils, si chargé émotionnellement en affects négatifs autour du sujet du choix de métier, donne à voir l'arrière-plan du malaise initial en

⁶ A prendre dans un réajustement de ce que l'épigénèse propose avec l'idée d'influence du milieu sur la construction de l'individu en rapport avec le développement basique neuronal et sensoriel pris dans la complexité des conduites interactionnelles. Le réajustement concerne la disposition à être dans le rapport à *soi*, à *autrui* et à *cela* qui, propre à l'homme, lui donne un sens dépassant sa nature du vivant vers l'existant.

lien avec le drame du passé. Le décalage entre le vécu affectif douloureux des membres de la famille et la non intégration de ce vécu dans l'histoire familiale racontée ensuite, car considéré comme trop négatifs et honteux, ont eu pour conséquence cette interprétation faussée de la relation père-fils. D'où l'échec du partage constructif et la transmission familiale sous sa forme transgénérationnelle négative.

La trace du non-dit, du fantôme, du blanc d'histoire a tendance à attirer des fortes émotions qui sont à la base des conduites de surprotection ou à risque, des somatisations, des anxiétés, mais aussi de la curiosité qui incite au dialogue "*parlons-en donc*".

Le non-dit est un acte au départ, l'acte émotionnel qui influence la relation et ainsi, il invite à son élaboration, une transformation qui permettrait son intégration dans la circulation familiale. Figé, cet acte ne disparaît pas du contexte de son apparition, car justement il reste figé, tels des objets non transformés et difficilement intégrable par la psyché individuelle.

Analyse du destin et transmission

Revenons à la théorie szondiennne pour mieux saisir la spécificité de ses avancées au sujet de la transmission familiale. La démarche de Szondi, clinique au début sous forme de consultation analytique classique, est devenue une étude régulière des lignées des nombreuses familles. L'idée du destin est apparue en réponse à la constatation d'une cohérence des faits familiaux : les choses ont tendance à se répéter au sein de la même famille.

Ensuite, Szondi a proposé d'étudier le destin à travers ses voies de transmission (les besoins pulsionnels portés par les gènes) et les choix qui témoignent de sa portée (les génotropismes). Il les a regroupés selon les quatre champs de leur influence. Ces quatre champs sont en lien direct avec les registres basiques de l'existence humaine, donc partageables par tous. C'est ainsi que l'individu est en prise permanente avec ce qui le fait exister au niveau du contact, du rapport à autrui sexué, des règles de vie avec ses lois et interdits, et du sens donné à cette existence propre.

Nous sommes tous, selon Szondi, amenés à se mouvoir en fonction de ces besoins, cependant nous pouvons le faire et nous le faisons à notre manière. La proposition szondiennne a deux faces, l'auteur pose l'architecture incontournable du fonctionnement humain et offre des nombreuses possibilités de la construction de l'édifice humain qui reste, tout de même, limitée au contexte de cette construction. La contrainte et la liberté se côtoient sans arrêt. L'Analyse du destin place au centre du fonctionnement de la famille l'inconscient familial qui circule entre les générations et participe à la transmission de la vie psychique.

Or, si l'inconscient familial marque la famille par ses contenus et influence ainsi son histoire, cette histoire peut être intégrée et non seulement subie. Les choix importants de la vie qui sont des trames du destin peuvent devenir relativement libres de contrainte si l'individu acquiert plus de conscience de sa vie psychique, et surtout, de ce qui lui vient en héritage de sa famille.

Parler de la famille, ce parler du contexte de vie et des multiples échanges au quotidien ou, encore, des phénomènes de l'existence. L'être humain appartient au monde et ses rapports avec le monde ambiant incluent l'architecture de ce monde. On pourrait dire que, les conduites de l'individu sont, comme les fractales de Stern, des réajustements permanents en taille plus qu'en forme. D'un registre à l'autre, le contexte change, mais à l'intérieur de chacun la même trame se déploie. Ainsi, le destin peut se figer à un endroit (sa forme contrainte) ou se déployer plus librement au travers des choix personnels (sa forme libre). Une dimension de la fractale peut devenir prévalente, telle une position pulsionnelle bloquée, le circuit en panne.

Parmi les théories citées, l'Analyse du destin met plus d'accent que les autres sur le fonctionnement des membres de la famille dans différents registres de la vie. Probablement, parce que le destin est ici pensé d'emblée dans différents liens: avec l'autrui, le monde et soi-même. Il n'y a pas de réduction de la cible ni sur la personne, ni sur sa famille, mais l'ensemble est toujours présent. Ne commence-t-on pas l'analyse des positions pulsionnelles par le vecteur du contact qui est en soi un fond de ce qui viendra ensuite au premier plan ? La notion du destin offre aussi une vision de continuité de quelque chose d'avant qui se retrouve inscrit dans le présent, sans pour autant d'être associé aux aspects nocifs seulement. Paradoxalement, et c'est là le génie de la démarche szondienne, l'insistance sur la pathologie transmissible au fil des générations donne à voir le normal en s'y référant sans cesse. L'extrême des conduites pathologiques ne couvre pas l'expression normale des mêmes tendances au sein de la famille. C'est à partir de l'articulation entre le normal et le pathologique à laquelle Szondi nous invite constamment que je me pose quelques questions sur le transmissible et non transmissible.

Tout d'abord, je dois revenir à la signification du terme même de transmission. Au sens premier le terme de la transmission renvoie à un état de changement ou de passage. On distingue différents contextes de son utilisation: la cession (des biens), la passation (du pouvoir), l'hérédité (des caractères), la contagion (de la maladie), la communication (du message), la télé-mission (transport d'un lieu à un autre par un support physique). Dans ces applications, il y a toujours une idée de transmettre quelque chose. S'applique-t-elle à la transmission familiale ?

La majorité des théories qui abordent le sujet de la transmission familiale se centre sur son versant difficile, celui de la transmission du négatif et de ses conséquences sur la santé mentale. Cependant au fond, ne s'agit-il pas plutôt d'un défaut de la transmission? D'un manque à transmettre ? D'une transmission en creux? De ce qui n'arrive pas à être transmis?

Ne devrait-on pas parler du défaut de la transmission dans la famille? L'étude de Stern me paraît primordiale pour rendre compte de ce phénomène, il regarde (analyse seulement après) ce qui se vit dans la relation directe et comment les liens entre les protagonistes de la relation s'installent. Dans le champ d'intersubjectivité, il évoque l'existence de sa forme négative où il y a l'échec de la co-création, l'absence du ressenti commun. *Ça ne circule plus*, dirait un szondien. Un bon thérapeute arrive assez vite repérer ce type de difficulté, d'autant plus s'il rencontre la famille.

Essayons d'appliquer ce mécanisme à la situation où l'échec du partage pourrait être dû au contenu difficile à partager ensemble. Dans le cas d'une famille, comme la famille K., où les personnes arrivent à partager bien des choses ensemble, on suppose un lien entre le contenu (le suicide du grand-oncle) et la difficulté (le blocage émotionnel). La panne est bien là!

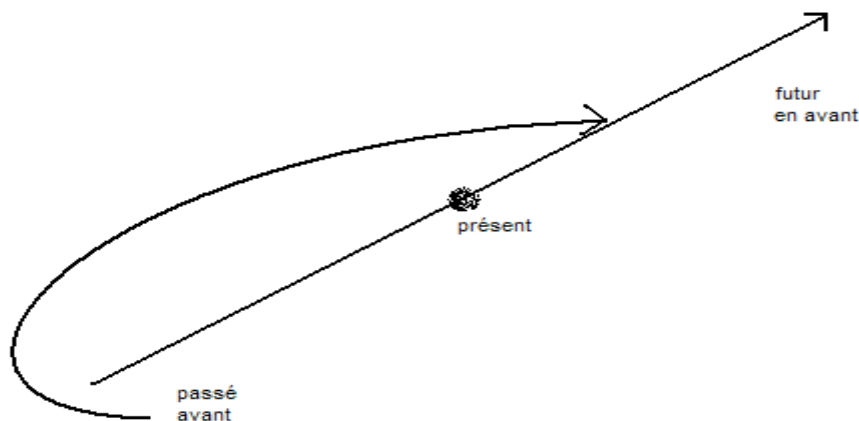
Alors, si le défaut de la transmission existe, ce que nous apportent les observations cliniques, ne devons-nous pas étudier plutôt la panne de la transmission au sein de la famille? Les contenus du *transgénérationnel* ce sont des objets figés, des cryptes, des fantômes qui ont un fort effet sur les membres de la famille car marquent négativement le processus du partage. Ce qui fait le creux ou le manque à partager n'est plus là, mais le processus d'échange garde la trace de la panne. Or, si les fantômes appartiennent au passé et n'ont pas de place dans l'histoire que la famille se raconte, la trace de la panne est cliniquement observable dans le ici et maintenant. Le thérapeute rencontre ses patients dans le présent, et même s'il travaille sur le passé, il y accède depuis le présent.

Certaines pannes sont des traumatismes qui nécessitent un travail collectif, tels les génocides, les tortures et les massacres des populations. D'autres, des pannes familiales, tels les secrets ou les non-dits demandent une rencontre des membres de la famille. D'autres pannes encore

se rapportent au vécu difficile, refoulé qui peut être abordé en individuel. A chaque fois le vécu du partage au présent participe à l'évolution du processus thérapeutique.

L'idée de la panne de transmission familiale ne devrait pas être prise pour un défaut qui limite les échanges entre différentes personnes, mais plus comme un « rouage mal graissé » qui freine l'ensemble du mouvement. Parfois, c'est d'un patient désigné qui incarne la problématique familiale, parfois c'est un fonctionnement pathologique du système entier qui est en cause. L'observation clinique des familles m'amène à énoncer une règle dont l'existence semble présider le processus de transmission familiale. Il s'agit d'une avance que le poids du passé a toujours sur nous. Graphiquement cette règle se présente de façon suivante : les éléments du passé familial dépassent le présent et fléchissent la direction du futur.

Figure de la *Flèche du temps*



On dirait qu'une pression force la courbe du temps qui du passé se dirige vers le futur au détriment du présent qui ne peut que suivre le mouvement. Cette pression entraîne les acteurs à jouer les rôles prédéfinis, au moins en partie. Et plus le poids du passé est lourd, plus ce mouvement a de la force. Il faut mentionner ici que les vecteurs du schéma pulsionnel de Szondi représentent un excellent outil conceptuel pour penser la force de *l'influence des ancêtres* dans différents registres.

Dans la clinique l'on observe alors quelques tendances. Si au présent la famille n'est peut pas soulever la question de cette influence dirigée, elle condamne ses descendants à se retrouver sous la même influence. En général, c'est une répétition de la difficulté qui a déjà existé dans la famille. Si au contraire, la famille a les capacités d'intégrer son passé au présent, au sens de faire un travail d'élaboration, ses descendants auront plus de liberté de faire leurs propres choix de vie car le passé n'aurait plus le même poids.

L'influence d'*avant* sur ce qui viendra en *avant* existe toujours, cependant sa force varie d'une famille à l'autre, d'une génération à l'autre. Les familles qui consultent se trouvent justement dans le besoin d'élaboration car le système entier ou certains de ses membres manifestent un malaise qui empêche la famille de dépasser la crise. D'autres familles trouvent les ressources nécessaires pour utiliser la crise comme un levier qui facilite le pas en avant.

Est-ce que les conduites du présent font toujours écho à des faits du passé ? Les recherches de Stern semblent assez concluantes. La question « *Existe-t-il la plage où les grains de sable ?* » n'a pas de sens car la plage est faite de grains de sable. De même, le destin étant constitué des moments présents qui inscrivent son histoire, il est raisonnable de penser pouvoir apprendre beaucoup de choses sur la transmission familiale dans le ici et maintenant de la relation. Ce savoir sera bien utile pour aider les familles en difficultés. Pensons aux familles qui ont très peu d'informations sur leur histoire et qui justement présentent des souffrances en lien avec ce manque. L'enjeu est de taille.

Au dernier congrès international de la SIS à Zurich je me suis faite cette réflexion « *il y a tellement de têtes blanches dans la salle par rapport aux autres, qui va continuer après elles ?* » Mais, le demain est fait d'hier et d'aujourd'hui, c'est aujourd'hui que nous pouvons nous accorder du temps pour l'avancement nécessaire. *Etre szondien* c'est être l'héritier d'une pensée très riche. Chaque szondien est invité à se poser cette question : quels legs prendre et lesquels laisser pour rendre cette pensée plus féconde ? Ainsi, les choses pourront prendre une autre direction....

Bibliographie

1. Kimura, B. (2000). *L'Etre. Une approche phénoménologique de la schizophrénie*. Grenoble : Editions Jérôme Million.
2. Marc, E. & Picard, D. (1984). *L'école de Palo Alto*. Paris: Retz.
3. Andolfi, M., & Ackermans, A., sous la direction de, (1987). *La création du système thérapeutique. Ecole de thérapie de Rome*. Paris : ESF éditeur.
4. Dollé-Monglond, B. (1998). *Introduction aux thérapies familiales. Une pensée, des pratiques*. Paris : ESF éditeur.
5. Bowen, M. (1984) : *La différenciation du soi. Les triangles et les systèmes émotifs familiaux*. Paris : ESF.
6. Boszormenyi-Nagy, I., & Spark, G. M. (1973). *Invisible loyalties: reciprocity in intergenerational family therapy*. New York: Harper & Row.
7. McGoldrick, M., & Gerson, R., sous la direction de, (1985). *Génogrammes et entretien familial*. Paris: ESF éditeur.
8. Eiguer, A. & al. (1997). *Le générationnel. Approche en thérapie familiale psychanalytique*. Paris : Dunod.
9. Gurman, A., & Fraenkel, P. (2002). The history of couple therapy. A millennial review. *Family Process*, vol. 41, 2, 199-260.
10. Guyotat, J. et coll. (1980). *Mort, naissance et filiation*. Paris : Masson.
11. Abraham, N., & Torok, M. (1978). *L'Ecorce et le Noyau*. Paris : Aubier-Flammarion.
12. Kaës, R. (1993). *Transmissions de la vie psychique entre les générations*. Paris : Dunod.
13. Granjon, E. (1987). Traces sans mémoire et liens généalogiques dans la constitution du groupe familial. *Dialogue*, 98, p.12.
14. Guillotte, A. (2003). Transmettre, quoi, comment, pour quoi ? In *Héritages. Les enjeux psychiques de la transmission*. Besançon : L'Harmattan.
15. Van Eersel, P., & Maillard, C. (2002). *J'ai mal à mes ancêtres. La psychogénéalogie aujourd'hui*. Paris : Albin Michel.
16. Ancelin-Schützenberger, A. (1993). *Aïe mes aïeux*. Paris : La Méridienne, Desclée de Brouwer, p.120.

17. Stern, D. N. (2003). *Le moment présent en psychothérapie. Un monde dans un grain de sable*. Paris : Odile Jacob.
18. Bowen, M. (1993). A propos de la différenciation de soi à l'intérieur de sa propre famille. *Thérapie Familiale*, 15, 99-148, (org. Anonymous, 1972).
19. Stern, 2003, p.237.
20. Stern, D. N. (1989). *Le monde interpersonnel du nourrisson*. Paris : PUF, coll. Le fil rouge.
21. Idem, 2003, p.159.
22. Ibidem, p. 160.
23. Fivaz-Depeursinge, E., & Corboz-Warnery A. (1999). *Le triangle primaire. Le père, la mère et le bébé*. Trad. fr. Paris : Odile Jacob, 2001.
24. Ibidem, p. 185.
25. Stern, 1989, p. 1999.